

« L'art est une métaphysique figurée »

Depuis Léonard de Vinci, la peinture a pu sembler participer d'une certaine attention portée aux réalités individuelles et à leurs modes d'être : « Observe avec le plus grand soin les contours de chaque corps, le mode de leur serpentement. ». Ce mouvement particulier qui fait la beauté des formes en leur donnant des grâces, a trouvé son expression picturale dans le motif de la « ligne serpentine » que décrit l'auteur du Traité de la peinture ; et cette ligne fut nommée « métaphysique ». Dès lors, l'interprétation philosophique de la ligne léonardesque devait consister à scruter le dessin des choses afin d'y découvrir le mouvement de leur genèse, et participer ainsi au déchiffrement du monde. En tout cas, certains philosophes ont vu dans ce motif énigmatique un passage privilégié entre l'art et la philosophie ; d'où l'affirmation que l'art est une métaphysique figurée. A cet égard Ravaisson dit que « le secret de l'art de dessiner est de découvrir dans chaque objet la manière particulière dont se dirige à travers toute son étendue, telle qu'une vague centrale qui se déploie en vagues superficielles, une certaine ligne flexueuse qui est comme son axe générateur ». Nous étudierons quelques-unes des interprétations auxquelles cette citation a donné lieu (Bergson, Merleau-Ponty), afin d'éprouver la philosophie comme réflexion sur l'art.

Texte 1

« Les formes sont faites pour les mouvements ; le mouvement est la fin et la raison des formes. Aussi si les formes sont belles, c'est aux mouvements qu'appartient ce qui est, comme a dit un poète, plus beau encore que la beauté, à savoir la grâce. Il y a plus, si l'on peut considérer les formes, ainsi qu'on le fait souvent en géométrie, comme des vestiges durables des mouvements, et pour ainsi dire comme des mouvements immobilisés, on peut dire pareillement, ce semble, que la beauté est comme de la grâce devenue, de mobile, fixe : remarque qui, pour le dire en passant, peut servir à entendre cette pensée de Leibnitz, profonde autant qu'étrange, que le corps est un esprit momentané. Aussi trouvera-t-on, si l'on recherche les grandes lignes qui font la beauté des formes, que ce sont les mêmes qui font la grâce des mouvements.

La grâce, maintenant, étant éminemment l'expression de l'abandon, expression lui-même de la disposition morale qui est la suprême et vraiment divine perfection de l'esprit, les mouvements les plus gracieux, ces mouvements que Léonard de Vinci appelle les mouvements divins, sont ceux qui consistent en des inflexions alternatives, sans discontinuité, en sens successivement contraires, semblables à celles de l'onde. [...]

La forme, disait Michel-Ange, doit être « serpentine » (*serpentinata*) ; et Léonard de Vinci : « Observe, pour dessiner, la manière de serpenter de chaque chose (*il modo di serpeggiare*). Autrement dit, le secret de l'art de dessiner est de découvrir dans chaque objet la manière particulière dont se dirige à travers toute son étendue, telle qu'une vague centrale qui se déploie en vagues superficielles, une certaine ligne flexueuse qui est comme son axe générateur.

Pourquoi cette vertu, reconnue à la ligne onduleuse par le peintre de la chapelle Sixtine et celui de la Cène ? Ne serait-ce point que cette ligne exprimerait, mieux que toute autre, le caractère d'une force qui, cédant aux obstacles, poursuit néanmoins son cours, pliable et immuable tout ensemble, telle qu'est nécessairement l'âme dans l'organisme, où elle ne s'abandonne que pour se ravoir et reprendre incessamment parmi la dispersion de ses puissances, la conscience de son indéfectible identité ? Quoi qu'il en soit, cette ligne souveraine qui commande les autres lignes, et qui pourtant ne se révèle aux yeux que par celles-ci, cette ligne qui se laisse deviner plutôt qu'elle ne se montre, et qui n'existe pas tant pour la vue que pour l'imagination et la pensée, un artiste éminent de notre époque l'appelait, en parlant à son élève (l'auteur du présent article), la « ligne métaphysique » ou supra-physique ; c'était achevé par un terme expressif la théorie de Léonard de Vinci, de Michel Ange et des grecs.»

Félix Ravaisson, article « Dessin », *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, publié sous la direction de Ferdinand Buisson, Paris, Librairie Hachette, 1887, p. 680

Texte 2

« Il y a, dans le *Traité de peinture* de Léonard de Vinci, une page que M. Ravaisson aimait à citer. C'est celle où il est dit que l'être vivant se caractérise par la ligne onduleuse ou serpentine, que chaque être a sa manière propre de serpenter, et que l'objet de l'art est de rendre ce serpentement individuel. « Le secret de l'art de dessiner est de découvrir dans chaque objet la manière particulière dont se dirige à travers toute son étendue, telle qu'une vague centrale qui se déploie en vagues superficielles, une certaine ligne flexueuse qui est comme son axe générateur. » Cette ligne peut d'ailleurs n'être aucune des lignes visibles de la figure. Elle n'est pas plus ici que là, mais elle donne la clef de tout. Elle est moins perçue par l'œil que pensée par l'esprit. « La peinture, disait Léonard de Vinci, est chose mentale. » Et il ajoutait que c'est l'âme qui a fait le corps à son image. L'œuvre entière du maître pourrait servir de commentaire à ce mot. Arrêtons-nous devant le portrait de Monna Lisa ou même devant celui de Lucrezia Crivelli : ne nous semble-t-il pas que les lignes visibles de la figure remontent vers un centre virtuel, situé derrière la toile, où se découvrirait tout d'un coup, ramassé en un seul mot, le secret que nous n'aurons jamais fini de lire phrase par phrase dans l'énigmatique physionomie ? C'est là que le peintre s'est placé. C'est en développant une vision mentale simple, concentrée en ce point, qu'il a retrouvé, trait pour trait, le modèle qu'il avait sous les yeux, reproduisant à sa manière l'effort générateur de la nature.

L'art du peintre ne consiste donc pas, pour Léonard de Vinci, à prendre par le menu chacun des traits du modèle pour les reporter sur la toile et en reproduire, portion par portion, la matérialité. Il ne consiste pas non plus à figurer je ne sais quel type impersonnel et abstrait, où le modèle qu'on voit et qu'on touche vient se dissoudre en une vague idéalité. L'art vrai vise à rendre l'individualité du modèle, et pour cela il va chercher derrière les lignes qu'on voit le mouvement que l'œil ne voit pas, derrière le mouvement lui-même quelque chose de plus secret encore, l'intention originelle, l'aspiration fondamentale de la personne, pensée simple qui équivaut à la richesse infinie des formes et des couleurs.

Comment ne pas être frappé de la ressemblance entre cette esthétique de Léonard de Vinci et la métaphysique d'Aristote telle que M. Ravaisson l'interprète ? Quand M. Ravaisson oppose Aristote aux physiciens, qui ne virent des choses que leur mécanisme matériel, et aux platoniciens, qui absorbèrent toute réalité dans des types généraux, quand il nous montre dans Aristote le maître qui chercha au fond des êtres individuels, par une intuition de l'esprit, la pensée caractéristique qui les anime, ne fait-il pas de l'aristotélisme la philosophie même de cet art que Léonard de Vinci conçoit et pratique, art qui ne souligne pas les contours matériels du modèle, qui ne les estompe pas davantage au profit d'un idéal abstrait, mais les concentre simplement autour de la pensée latente et de l'âme génératrice ? Toute la philosophie de M. Ravaisson dérive de cette idée que **l'art est une métaphysique figurée**, que la métaphysique est une réflexion sur l'art, et que c'est la même intuition, diversement utilisée, qui fait le philosophe profond et le grand artiste. M. Ravaisson prit possession de lui-même, il devint maître de sa pensée et de sa plume le jour où cette identité se révéla clairement à son esprit. L'identification se fit au moment où se rejoignirent en lui les deux courants distincts qui le portaient vers la philosophie et vers l'art. Et la jonction s'opéra quand lui parurent se pénétrer réciproquement et s'animer d'une vie commune les deux génies qui représentaient à ses yeux la philosophie dans ce qu'elle a de plus profond et l'art dans ce qu'il a de plus élevé, Aristote et Léonard de Vinci.»

Henri Bergson, « La vie et l'œuvre de Ravaisson », repris dans *La pensée et le mouvant. Essais et conférences*, Paris, Presses Universitaires de France, 1938, p. 264-266

Contact : c.michalewski@crdp.ac-versailles.fr

Programme 2012 - 2013 : <http://www.coin-philos.net/eee.12-13.programme.php>

Projet Europe, Education, Ecole

Leçon en visioconférence du 18/10/12

« L'art est une métaphysique figurée », par M. Devos

Iconographie

1.

- LÉONARD de VINCI, *La belle ferronnière*, 1497
Musée du Louvre, Paris



2.

- TURNER, *The fighting Temeraire*, 1838
National Gallery, London



3.

- KLEE, *La belle jardinière*, 1939
Zentrum Paul Klee, Bern



